

PAUVRE PÈRE

VAUDEVILLE EN UN ACTE

DE

M. V. RATIER

Représenté pour la première fois à Paris sur le Théâtre des
Délassements-Comiques.



PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR,
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES,
Palais-Royal, 17-19, galerie d'Orléans,
Et à la Librairie Centrale, 24, boulevard des Italiens.

1863



PERSONNAGES.

DUCLIVET, ancien receveur général.
ARTHUR DE FLORAC, secrétaire d'ambassade.
EDOUARD FAVERNAV, jeune peintre.
MARCEL, maître de musique.
GABRIELLE, fille de Duclivet.
MICHALOFF, groom d'Arthur.
Deux domestiques de Duclivet.

La scène se passe à Paris, dans l'hôtel de Duclivet.

*Toutes les indications sont prises de la gauche & de la droite
du spectateur.*

PAUVRE PÈRE.

Un salon élégant; au fond, une porte à deux battants; de chaque côté une fenêtre; deux portes latérales; sur le devant, à droite, un piano; à gauche, une table sur laquelle est une papeterie.

SCÈNE I^{re}.

DUCLIVET, *tenant des lettres à la main.*

Ah! ah! le timbre de Russie... Serait-ce déjà de mon ami Florac? Voyons un peu ce qu'il me mande. « Mon cher Duclivet, tu sais avec quel empressement j'ai adopté les idées » dont tu m'as fait part, au sujet de nos deux enfants, pendant » les courts instants de congé que je viens de passer près de » toi; juge de la satisfaction que j'éprouve à t'apprendre » qu'Arthur les adopte aussi chaudement que moi-même. » À l'heure qu'il est, un train express l'emporte vers Paris » à toute vapeur. C'est toi, maintenant, que la conclusion » regarde. Je souscris d'avance à toutes les conditions du » contrat; mais, surtout, renvoie-moi le plus tôt possible notre » gentil ménage, et ne manque pas de me rappeler au souvenir » de ce bon M. Mareel. Je n'ai pas besoin, j'espère, de lui » demander pour le futur un peu de l'intérêt qu'il porte à la » fiancée... » Non, parbleu! car Marcel raffole encore plus que moi de cette union... D'abord, sans lui, je ne pensais même pas à marier Gabrielle... A son âge, à seize ans, il me semblait qu'on pouvait attendre, quand il va déterrer les Florac; où? à Saint-Petersbourg. — Voilà le gendre qu'il vous faut; de la jeunesse, des talents, une position superbe... un diplomate! — C'est ma foi vrai; on a beau avoir été receveur-général, on est flatté d'avoir pour gendre un homme dont le père peut signer :

« Comte de Florac, ambassadeur de France près la cour de Russie. *Post-scriptum.* » Tiens ! je n'avais pas vu le *post-scriptum.* « Du train dont va notre prétendu, il est probable » qu'il arrivera chez toi presque en même temps que ma lettre. » En même temps que sa lettre ! et moi qui n'ai donné aucun ordre... Ah ! mon Dieu ! que va dire ce jeune homme ?... Rien pour le recevoir... chez un receveur-général !... Mais, qu'est-ce que j'entends-là ? si c'était...

SCÈNE II.

DUCLIVET, SAINT-JEAN, ARTHUR.

SAINTE-JEAN, *annonçant.*

Monsieur le vicomte Arthur de Florac.

DUCLIVET, *à part.*

J'en étais sûr.

(Ils restent vis-à-vis l'un de l'autre, se saluant et s'observant avec une curiosité bienveillante.)

ARTHUR, *à part.*

Air franc, tournure antique, visage paternel..., le beau-père est fort présentable.

DUCLIVET, *à part.*

Œil vif, physionomie ouverte, manières distinguées... c'est un gendre très-satisfaisant. *(Haut.)* Touchez-là, mon jeune ami, vous me plaisez au dernier point.

ARTHUR.

Bien volontiers, car, en honneur, c'est justement ce que j'aurais voulu dire.

DUCLIVET.

Ah ça ! vous logez chez moi, c'est convenu.

ARTHUR.

Puisque vous le voulez...

DUCLIVET, *au domestique.*

Les malles de Monsieur dans cet appartement. *(A lui-même.)* C'est qu'il est vraiment très-bien !... *(A Arthur.)* Eh bien ! monsieur le secrétaire d'ambassade... car vous êtes secrétaire d'ambassade... un Metternich en fleur... monsieur l'ambassadeur votre père est donc arrivé à bon port ?

ARTHUR.

On ne peut plus heureusement.

DUCLIVET.

Ce cher Florac !

ARTHUR.

Enchanté de l'asile que vous lui avez offert, de votre excellent champagne et de votre aimable...

DUCLIVET.

Gabrielle... Chut ! Motus ! elle n'est pas encore prévenue.

ARTHUR.

De sorte que, pour le moment, je suis un futur *incognito*.

DUCLIVET.

Mon Dieu, oui !... Comme ça, on se voit, on cause, on se plait... et puis d'ailleurs ça n'en ira pas moins vite... Le mariage est un beignet soufflé... il faut manger ça quand ça brûle... Moi, qui vous parle, je me suis marié comme cela.

ARTHUR.

Vraiment.

DUCLIVET.

Et je ne m'en suis pas mal trouvé... au contraire. Il y a de cela dix-sept ans ; j'avais alors la quarantaine : dans un voyage que je fis à Paris, on me parla d'une jeune personne accomplie, unique, un vrai trésor... mais pas le sou ; bref, la rose de l'île Saint-Louis, fleurissant rue de la Femme-sans-Tête, à l'ombre d'un brave homme de père, ébouriffé d'avance de l'idée d'appeler mon gendre un fonctionnaire du gouvernement... D'ailleurs, la vertu en personne... une candeur !... ne sortant jamais... une modestie !... ne voyant âme qui vive... une innocence... et des barreaux à toutes les fenêtres... toutes les garanties morales...

ARTHUR.

Et physiques.

DUCLIVET.

Ça m'allait comme une recette de première classe... Ainsi donc, un beau matin, je plante là ma province ; j'arrive, je vois, j'épouse... et six semaines après mon départ... solitaire... nous revenons...

ARTHUR

Deux

DUCLIVET, *finement.*

Et même trois... Se voir sûr d'être père ! vous jugez de ma joie, de mon impatience... elle ne tarda pas à être satisfaite... au bout de huit mois...

ARTHUR, *avec une surprise mal réprimée.*

Hein !

DUCLIVET.

Ah ! vous voilà comme tout le monde... mais ces choses-là arrivent tous les jours ; l'émotion, la fatigue du voyage, le changement d'existence, peut-être aussi la perte de son vieux père, en voilà plus qu'il ne fallait pour rendre raison de ce léger anachronisme... et d'ailleurs c'était un mois de moins à attendre... le bonheur vient-il jamais trop tôt ?

ARTHUR, *embarrassé.*

Sans doute... mais...

DUCLIVET.

Mais, hélas ! il n'est si belle médaille qui n'ait son revers... Ce dénouement précipité avait tué ma pauvre Anna... elle languit cinq ans encore et mourut... en me demandant pardon, l'excellente femme, de ne m'avoir pas rendu assez heureux... comme s'il était possible de l'être davantage.

ARTHUR, *de même.*

Certainement... (*A part.*) C'est égal, il y a dans cette histoire quelque chose... (*Haut.*) Et son enfant ?

DUCLIVET.

C'est alors que je vins me fixer à Paris, afin de m'occuper de l'instruction de Gabrielle. Il me fallait d'abord un maître de musique, car vous savez, la musique avant tout... Il y avait à peine huit jours que j'étais en quête d'un professeur, lorsque mon heureuse étoile me fit rencontrer un homme qu'un autre eût inutilement cherché toute sa vie.

ARTHUR.

M. Marcel, sans doute ; mon père m'en a dit un bien...

DUCLIVET.

Ah ! mon ami, quelle trouvaille ! C'étaient pour Gabrielle des soins, une patience, un dévouement... paternel... au point qu'on aurait pu demander qui de nous deux était le père de ma fille... Avec cela, du mérite... tout plein de mérite... enthousiaste de son art d'abord, mais en outre homme de sens

et d'instruction... De sorte qu'au bout de quelque temps c'était lui qui dirigeait,— sous mes ordres,— les études de Gabrielle... et je puis dire que c'est une éducation complète... je lui ai appris tout ce que je ne savais pas, la musique, la peinture... car elle peint !

ARTHUR.

Ah ! elle peint !...

DUCLIVET.

Comme Horace Vernet... en plus petit... Ah ! c'est que je n'ai rien négligé, quant aux maîtres... un élève de Rome... rien que ça... un lauréat... Dam ! ça m'a coûté cher, tout cela... mais je me disais :

AIR : *Au temps heureux de la chevalerie.*

De cent talents qu'elle soit embellie,
Danse, musique et cœtera...
Que l'on m'en fasse une femme accomplie,
Et je palerai ce qu'il faudra.
Pauvres parents, quels profits sont les nôtres ?
Pour un enfant, mille soins, mille frais,
Puis un époux... et vous venez, vous autres,
De notre argent toucher les intérêts.

Mais, tenez, pendant que je vous fais languir, la voilà qui vient m'embrasser... mon revenu de tous les matins... Encore une rente à vous céder.

ARTHUR.

Ah ! mon Dieu !... et ce costume... je me sauve.

DUCLIVET, *le retenant.*

Allons donc... mais c'est bien plus naturel... vous êtes un voyageur... un ami... ça n'a pas l'air préparé.

SCÈNE III.

DUCLIVET, ARTHUR, GABRIELLE.

GABRIELLE, *sans voir Arthur.*

Bonjour, mon papa.

DUCLIVET, *l'embrassant.*

Bonjour, mon enfant.

GABRIELLE, *apercevant Arthur.*

Pardon, Monsieur.

ARTHUR.

C'est plutôt à moi de m'excuser, Mademoiselle... paraître ainsi devant vous...

DUCLIVET.

Par exemple!... le fils d'un ancien camarade... (*Présentant Arthur à Gabrielle.*) Car Monsieur est... Tu ne devines pas?

GABRIELLE.

Mais non.

DUCLIVET.

Le fils de ce cher Florac.

GABRIELLE.

Comment! de M. l'ambassadeur qui nous a quittés le mois dernier, et qui ne m'abordait jamais qu'un compliment sur les lèvres.

DUCLIVET.

Et un sac de chinois à la main... ce qui ne l'empêchait pas d'être de tes amis.

GABRIELLE.

Au contraire, je suis folle des chinois.

DUCLIVET, *bas, à Arthur.*

Vous entendez, mon cher... elle est folle des chinois; c'est à vous de vous guider là-dessus.

ARTHUR, *à Gabrielle.*

Puisque le père n'est plus ici, Mademoiselle permettra-t-elle au fils de réclamer la survivance?

GABRIELLE, *malicieusement.*

Aux mêmes charges?...

DUCLIVET.

Accepté! mais il nous faut un pot-de-viu... un morceau que tu vas nous chanter.

GABRIELLE.

Mais, mou papa, vous faites-là des marchés pour Monsieur, sans trop savoir s'il s'en arrange.

ARTHUR.

Ah! Mademoiselle, c'est mal, très-mal à vous; je me tais par discrétion, et vous abusez de mon silence...

GABRIELLE.

Au moins, mon papa, je vous le mets sur la conscience.

DUCLIVET.

C'est bon, c'est bon. Voyons, qu'est-ce que tu vas nous chanter?... un solo?... un duo?... un trio?

GABRIELLE.

Là, voilà que vous ne cessez plus de parler, à présent... comment voulez-vous?...

DUCLIVET.

Ne me gronde pas, voyons, ne me gronde pas; je me tais.

GABRIELLE, *après avoir préludé.*

AIR nouveau de M. Roger.

Plaignez, plaignez un pauvre père
Que son enfant ne connaît pas.
Seul, mon Dieu, tout seul sur la terre,
Sans que jamais une voix chère,
Près de lui, murmure tout bas :
Pauvre père!

ARTHUR.

Bravo! parfait! un goût! une voix!

DUCLIVET.

Pour la voix, je ne dis pas; mais quant à ce que tu nous chantes, sais-tu bien que ce n'est pas... émoustillant du tout? Mais le *De Profundis* est un flon-flon à côté de ta romance.

GABRIELLE.

Ah! si mon bon ami Marcel vous entendait!

DUCLIVET.

Est ce que, par hasard, ce serait?...

GABRIELLE.

De lui, ne vous déplaît, paroles et musique... et dédié... à votre très-humble (*Avec emphase.*) Mademoiselle Gabrielle... trois étoiles.

DUCLIVET.

Où diable si, avec son air bonhomme et son nez au vent, je l'aurais cru sentimental à ce point-là.

GABRIELLE.

Ah! c'est un homme si singulier... tantôt gai, plaisant, en-

joué, puis un instant après distrait, rêveur... triste même... Tenez, je ne l'ai jamais entendu chanter sa romance sans lui voir essuyer une larme qu'il s'efforçait de me cacher.

ARTHUR.

Cette romance lui fait bien de l'effet.

DUCLIVET.

Bah ! amour-propre d'auteur... Mais nous vous retenons-là, mon pauvre ami... en votre qualité de voyageur, je suis sûr que vous mourez de faim... Une demi-heure à votre toilette, et je vous attends ici.

Air de la Valse de Giselle.

Au rendez-vous, surtout soyez fidèle ;
Le déjeuner dans un instant est prêt ;
Songez qu'ici l'amitié vous appelle
Et vous attend, la fourchette en arrêt.
Qu'en dites-vous ?

ARTHUR.

C'est un trésor, un ange !

DUCLIVET.

Vous la flattez, quoi qu'en dise un chacun,
Sur ses défauts je ne prends pas le change ;
Mais, franchement, elle n'en a pas un.

ENSEMBLE.

DUCLIVET.

Au rendez-vous, surtout soyez fidèle,
Le déjeuner dans un instant, etc.

GABRIELLE.

Au rendez-vous, Monsieur, soyez fidèle.
Le déjeuner dans un instant, etc.

ARTHUR.

Au rendez-vous, oui, je serai fidèle,
Je vois déjà le déjeuner tout prêt.
J'entends d'ici l'amitié qui m'appelle,
Et ne dois pas la laisser en arrêt.

SCÈNE IV.

DUCLIVET, GABRIELLE.

DUCLIVET, suivant des yeux Art'ur, qui entre dans l'appartement à gauche.

Dis donc, Gabrielle, comment le trouves-tu ?

GABRIELLE.

Qui cela ?

DUCLIVET.

Ce jeune homme.

GABRIELLE, d'un air indifférent.

Mais, bien.

DUCLIVET.

Ses traits ?

GABRIELLE, de même.

Bien.

DUCLIVET.

Sa tournure... son ton... ses manières...

GABRIELLE, un peu inquiète.

Très-bien... mais expliquez-moi donc...

DUCLIVET, d'un air intelligent.

Vingt-trois ans... secrétaire d'ambassade... un avenir...
Joli parti, j'espère.

GABRIELLE.

Ah ! mon Dieu ! mon papa, vous me dites cela d'un air...

DUCLIVET, éclatant.

Eh bien ! oui, ce jeune homme... c'est un mari.

GABRIELLE.

Ah ! mon papa, que me dites-vous-là ?... Ah ! je me trouve mal...

DUCLIVET.

Je m'en doutais... la surprise, la joie, le plaisir, le saisissement... Ces petites filles, rien que l'idée d'un mari... Allons, Gabrielle... voyons, Gabrielle (il lui frappe dans la main), voilà que ça revient, n'est-ce pas, mon enfant ?

GABRIELLE.

Moi, vous quitter, mon papa, je n'en aurai jamais la force...
(à part) Ah ! mon Dieu ! et ce pauvre Edouard...

DUCLIVET (*à part*).

Chère petite... elle ne pense qu'à son père, cependant...
(*haut*) On peut se voir, mon enfant, on peut se voir souvent...
très-souvent... la Russie n'est pas au bout du monde... quoi-
que, à vrai dire, elle n'en soit pas bien loin.

GABRIELLE.

C'est égal, mon papa... épouser un homme qu'on ne connaît pas.

DUCLIVET.

Est-ce que vous ne venez pas de faire connaissance ?

GABRIELLE.

Qu'on n'a pas même eu le temps d'aimer.

DUCLIVET.

Attends donc... il faut un grand mois pour les bans.

GABRIELLE.

Oh ! il faut plus que cela, mon papa ! oh ! je suis sûre qu'il faut plus que cela ! Est-ce que c'est possible d'aimer quelqu'un en un mois... c'est si long à venir, l'amour...

DUCLIVET.

Dam ! en se dépêchant... et puis, vois tu...

AIR : *Et l'amour vient sans qu'on y pense.*

Il faut s'aimer, ça se comprend,
Mais, au fond, qu'importe, ma chère,
Qu'on s'aime après, qu'on s'aime avant ?
Le temps ne fait rien à l'affaire.
Une fois dame, on prend les eaux,
On a sa cour qui vous encense,
Des diamants et des chevaux...
Et l'amour vient sans qu'on y pense.

Tu verras... c'est comme ça... partout... toujours...

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, puis MARCEL.

MARCEL, dans la coulisse.

Te fairs-tu, malheureux ? C'est un assassinat, un véritable assassinat.

DUCLIVET.

Quel bruit!... Eh! c'est vous, mon cher Marcel, comme vous voilà bouleversé!

MARCEL.

Je crois bien... il y a de quoi... Figurez-vous un orgue de Barbarie qui s'amusait à... dévider en bas, sous votre porte... On devrait jouer de ces choses-là pour soi... pour sa famille, au coin de son feu... jamais dehors... jamais sur la voie publique... Bonjour, Gabrielle.

GABRIELLE.

Bonjour, mon bon ami.

MARCEL.

Oh! mon Dieu! quel air sérieux ce matin... est-ce que...

DUCLIVET, *le tirant à part.*

Rien... un enfantillage... (*Bas*) Il est ici.

MARCEL, *bas.*

Qui donc?

DUCLIVET, *bas.*

Notre prétendu, le jeune Florac.

MARCEL, *bas.*

Déjà! (*à part*) Par exemple, j'avoue que je ne l'attendais pas si tôt. Eh bien! vous a-t-il plu?

DUCLIVET, *bas.*

La perle des futurs. Ah! mon ami, quelle idée nous avons eue là!

MARCEL, *bas.*

Oui, vous croyez que nous avons eu là une bonne idée... (*À part.*) Il croit qu'il a eu une idée!... (*Bas à Duclivet.*) Et Gabrielle, l'a-t-elle vu? se doute-t-elle de quelque chose?

DUCLIVET, *bas.*

Tout à l'heure, avant votre arrivée, je lui en ai touché deux mots.

MARCEL, *bas.*

Si tôt!... (*à part*) Et moi qui n'ai pas eu le temps de la préparer. (*Bas à Duclivet*) Et comment a-t-elle pris cela?

DUCLIVET, *bas.*

Mais, pas mal... seulement j'ai vu le moment où elle s'évanouissait.

MARCEL, à part.

Je l'aurais parié!... cette enfant si délicate... il lui aura jeté ça... v'lan... comme un coup de marteau sur la tête, d'un bœuf... Je ne m'étonne pas de la voir ainsi là-bas... (Bas à Duclivet) Tenez, laissez-moi seul un instant avec elle, je me charge de la consoler, de lever tous ses petits scrupules.

DUCLIVET.

C'est cela, vous qui êtes son ami, son confident, avec vous elle est plus à son aise. Ce n'est pas comme avec son père... un père, ça a toujours quelque chose de grave qui intimide.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

MARCEL, GABRIELLE.

MARCEL, à part.

Comme la voilà pensive!... elle si gaie d'ordinaire... Chère petite! elle ne se doute pas que c'est moi qui la fais grande dame, qui l'envoie en Russie... En Russie!... ah! quand je pense à cela, j'ai regret de mon ouvrage... Allons, taisez-vous, mauvais cœur, ceux qu'on aime, on les aime pour eux, non pas pour soi, entendez-vous bien, égoïste? (Haut.) Gabrielle, ma bonne Gabrielle. (Il s'approche de Gabrielle, qui, pendant toute la scène précédente, est restée absorbée près du piano).

GABRIELLE.

Ah! pardon, mon ami... j'étais distraite.

MARCEL, lui prenant la main.

Nous avons l'air bien rêveur, qu'avons-nous donc à réfléchir ainsi, mon enfant?

GABRIELLE.

Rien, rien, mon bon ami... oh! rien, je vous assure.

MARCEL.

C'est singulier comme ce rien là te tourmente... Voyons, est-ce que le papa nous refuserait quelque chose? une robe, un chapeau... un bal, peut-être?

GABRIELLE.

Mon Dieu, non.

MARCEL.

Diable, diable, ni danse, ni chiffon... alors c'est donc bien

grave ? (*Bas.*) Elle n'ose pas parler, ne la tracassons pas... ça viendra tout seul. (*Haut.*) Ah ça, et notre leçon ; qu'avons-nous étudié depuis hier ?

GABRIELLE.

Votre romance.

MARCEL, avec émotion.

Ma romance ! tu l'as déjà chantée ?

GABRIELLE.

Mais oui, un couplet... à mon père.

MARCEL, ému.

A ton père !... et il a trouvé ?

GABRIELLE, avec embarras.

Il a trouvé que ce n'était pas assez... émoustillant.

MARCEL.

Voyez-vous !... Mon Dieu ! mon Dieu ! parce que ça a une loge aux Italiens, ça se mêle de raisonner musique... Encore un orgue de Barbarie... Ah ! il lui faut de l'émoustillant ! Pourquoi ne pas lui chanter ça sur l'air de *Madame Pochet* ?
(*Il prend la musique sur le piano et chante.*)

Air nouveau de M. Roger.

Pauvre père ! oh ! oui, pauvre père !
Car le jour où la mort viendra
Rendre sa dépouille à la terre,
Nul é main, sur la froide pierre,
Nulle main, hélas ! n'écrira :
Pauvre père !

Tiens, je suis sûr que tu dis cela avec une expression... reprends donc un peu cette phrase.

(*Gabrielle reprend les deux derniers vers et s'arrête en soupirant.*)

MARCEL.

Eh bien ! vas donc... qu'est-ce que c'est donc que ça ?

GABRIELLE, en soupirant.

Un soupir que malgré moi...

MARCEL.

Mais tu n'y es pas, ma bonne, il n'y a noté qu'un quart de soupir.

GABRIELLE, *éclatant*.

Ah ! mon bon ami, vous ne savez pas combien je suis malheureuse !

MARCEL, *bas*.

Allons donc, j'avais bien dit que ça viendrait. (*Haut*.) Dam ! ma chère petite, il ne tient qu'à toi que je le sache.

GABRIELLE.

Apprenez donc...

MARCEL.

Eh bien ?

GABRIELLE.

Mon père... il me marie.

MARCEL.

Ah ! ah !

GABRIELLE.

Un jeune homme charmant, une position superbe, un parti magnifique... c'est affreux.

MARCEL.

Ah ça ! voyons, ma pauvre enfant, tâchons de nous entendre. Tu dis un jeune homme charmant, bien... une position superbe, bon... un parti magnifique, à merveille... mais qu'est-ce qu'il y a d'affreux dans tout cela ?

GABRIELLE.

Comment, vous ne voyez pas ? vous ne devinez pas ? vous ne comprenez pas ?

MARCEL.

Certainement ; si ça te fait plaisir...

GABRIELLE.

S'il était vieux... s'il était laid... s'il était pauvre... je pourrais dire je n'en veux pas.

MARCEL.

On dit : Oui.

GABRIELLE.

Mais non.

MARCEL.

Mais si... à moins que... on ait des raisons... des raisons majeures... auquel cas on dit à son père : Mon père, j'ai des raisons ; par exemple, je veux entrer au couvent... ou bien je désire mourir fille.

GABRIELLE.

Mais pas du tout... du tout... je ne veux pas mourir fille.

MARCEL.

Alors ma chère, il faut te marier, je ne connais pas d'autre moyen.

GABRIELLE.

Je ne dis pas non; mais...

MARCEL.

Il n'y a pas de mais qui tienne... et justement voilà ton maître de peinture, M. Edouard Favernay... parions qu'il abonde dans mon sens... Tu vas voir, je vais lui demander...

GABRIELLE, *vivement*.

Pas à lui!... oh! non, pas à lui!...

MARCEL.

Laisse donc... ton professeur... un homme que tu vois tous les jours; est-ce qu'il te fait peur?

SCÈNE VII.

LES MÊMES, ÉDOUARD.

MARCEL.

Venez donc, venez donc, Monsieur l'élève de Rome; il nous faut votre opinion.

ÉDOUARD.

Mon opinion! bien volontiers... Voyons, s'agit-il de Michel-Ange ou de Raphaël? Voulez-vous mon avis sur le *Jugement dernier*? sur les *Noces de Cana*?

MARCEL.

Non... pas précisément sur celles de Cana.

ÉDOUARD.

Et sur quoi donc?

MARCEL.

Vous allez voir. Figurez-vous que ce matin il nous arrive ici, par l'express... un jeune homme.

ÉDOUARD.

Ah!

MARCEL.

Oui, un jeune homme bien né, bien lancé... on le présente à Mademoiselle, Mademoiselle le trouve charmant.

ÉDOUARD, *piqué.*

Ah ! Mademoiselle le trouve charmant.

GABRIELLE.

Permettez...

MARCEL.

Je ne te l'ai pas fait dire... ce sont tes propres expressions. Or, vous l'avez deviné déjà, ce jeune homme est un prétendant, est un prétendant déterminé, car il a fait la bagatelle de cinq cents lieues tout exprès pour demander la main de la susdite... Qu'est-ce que la susdite répondra ?

ÉDOUARD, *piqué.*

Mais il me semble que Mademoiselle a répondu assez clairement... puisqu'elle le trouve charmant.

GABRIELLE.

Cependant...

MARCEL.

Tu n'as pas la parole ; c'est une affaire de lui à moi.

ÉDOUARD, *piqué.*

Et d'ailleurs, c'est tout naturel... un homme de bonne maison, un homme en place... est-ce qu'il y a seulement à faire des façons ?

MARCEL.

N'est-ce pas ?

ÉDOUARD, *piqué.*

Sans aucun doute... Mademoiselle doit accepter.

MARCEL.

Tu vois bien... quand je te disais... J'espère que te voilà décidée.

GABRIELLE, *piquée à son tour.*

Oh ! très-décidée, certainement... du moment que Monsieur m'en donne le conseil.

ÉDOUARD, *même ton.*

Mademoiselle n'aura pas, je suppose, à se faire violence pour le suivre.

GABRIELLE, *même ton.*

Pas plus que Monsieur pour le donner.

ÉDOUARD, *même ton.*

Il y a des femmes qui, après avoir laissé croire à un homme qu'elles n'étaient point insensibles, après avoir reçu sans colère ses aveux et ses serments d'amour, rougiraient de l'abandonner pour le premier venu.

GABRIELLE, *même ton.*

Il y a des hommes qui, après avoir promis à une femme la tendresse la plus soumise, croiraient indigne d'eux de s'emporter contre elle au premier soupçon.

MARCEL, *stupéfait.*

Ah ça ! que se disent-ils donc ?

ÉDOUARD.

Mais puisque votre trahison manifeste vient m'apprendre quelle foi il faut avoir en vous...

GABRIELLE.

Mais puisque vos emportements me découvrent le fond de votre affreux caractère...

ÉDOUARD.

Je veux vous exprimer ce que j'éprouve actuellement pour vous... je vous déteste.

GABRIELLE.

Je vais vous dire ce que vous m'inspirez à présent... je vous abhorre.

MARCEL.

Miséricorde ! ils sont fous l'un de l'autre !

ÉDOUARD.

Maintenant, je pars... je m'en vais... car tout est fini entre nous. (*Il remonte la moitié de la scène*).

GABRIELLE, *même jeu.*

Oh ! oui, bien fini.

MARCEL, *atteré.*

Pauvres enfants !

ÉDOUARD, *fausse sortie.*

Adieu pour toujours.

MARCEL, *le retenant.*

Allons donc !

GABRIELLE, *fausse sortie.*

Adieu pour jamais.

MARCEL, *la retenant à son tour.*

Par exemple !... (Il redescend la scène en les ramenant tous deux ; le bras de Gabrielle est passé sous un de ses bras ; et celui d'Arthur sous l'autre. Il les regarde tour à tour.) Voyons, mes petits enfants, il faut pourtant être raisonnables et ne pas se quereller comme ça. (En disant ces mots, il a rapproché insensiblement les mains des deux jeunes gens, qui se touchent ; ils font un mouvement, comme frappés d'une étincelle.)

ÉDOUARD, *tendrement.*

Mademoiselle Gabrielle.

GABRIELLE, *de même.*

Monsieur Édouard.

MARCEL, *les séparant brusquement.*

Allons, bon, voilà que c'est moi qui les raccommode ; je m'acquitte joliment de ma commission... mais, comment diable cet amour-là leur est-il venu ? moi qui assistais à toutes les leçons, qui ne les perdais jamais de vue...

GABRIELLE.

Ah ! si fait, mon ami.

MARCEL.

Jamais ! jamais !

GABRIELLE.

Si fait, si fait... quand vous vous endormiez, car vous vous endormiez quelquefois... et ça arrive si vite, l'amour... si vite... si vite...

AIR : *Le beau Lucas aimait Thémire.*

C'était d'abord un regard tendre,
Un soupir que Monsieur poussait.

ÉDOUARD.

Une main qu'on me laissait prendre,
Puis un pied que le mien pressait.

MARCEL.

Quoi ! c'est ainsi que tu le laissais faire ?
Presser ton pied, ta main, le téméraire !

GABRIELLE.

De l'en empêcher, quel moyen ?
Que faire ? vous ne voyiez rien.

MARCEL.

Il fallait m'éveiller, ma chère !

GABRIELLE.

Ah ! c'est que vous dormiez si bien !

DEUXIÈME COUPLET

Puis, enbardi par ma faiblesse,
Un jour qu'il vous voyait ronfler.

ÉDOUARD.

Je lui parlai de ma tendresse.

MARCEL.

Et toi ?

GABRIELLE.

Je le laissai parler.

MARCEL.

Mais c'est fort mal un semblable mystère,
Mais vous deviez l'obliger à se taire.

GABRIELLE.

De l'y contraindre, quel moyen ?
Que faire ? Vous n'entendiez rien.

MARCEL.

Il fallait m'éveiller, ma chère !

GABRIELLE.

Ah ! c'est qu'vous dormez si bien !

MARCEL, à lui-même.

Et moi qui la laissais tranquillement auprès d'un jeune homme, sans me méfier, sans prévoir... après ce que je sais, ce que j'ai éprouvé... Oh ! l'expérience ne sert-elle donc jamais à rien ?

ÉDOUARD, s'approchant de Marcel, et d'un ton suppliant.

Monsieur Marcel...

GABRIELLE, de même.

Mon bon ami...

ÉDOUARD, de même.

Si vous vouliez...

GABRIELLE, de même.

Parler pour nous...

ÉDOUARD.

Vous avez sur lui tant d'influence...

MARCEL.

Que trop !... Et ce jeune homme, comment s'en débarrasser ?

ÉDOUARD.

Je m'en charge, je le tuerai.

MARCEL.

Joli moyen pour faire la conquête de Duclivet.

ÉDOUARD, *vivement*.

M. Duclivet ! eh bien ! j'irai me jeter à ses pieds, je lui avouerai notre amour ; je suis sûr qu'il se laissera toucher... qu'il me répondra...

MARCEL.

Oh ! moi aussi je suis sûr qu'il vous répondra : Mon cher Monsieur, faites-moi le plaisir de ne jamais remettre les pieds chez moi.

ÉDOUARD.

S'il en est ainsi, je sais ce qui me reste à faire, et plutôt que de renoncer à elle, je lui dirais : Puisque rien ne peut fléchir une volonté tyrannique, puisqu'on ordonne notre malheur, fuyons ce monde où rien ne peut nous retenir... allons chercher ailleurs la félicité qu'il nous refuse ; viens avec moi, fuyons. (*Il prend la main de Gabrielle comme pour l'entraîner.*)

MARCEL, *les arrêtant*.

Elle ne viendrait pas.

AIR : *de Colatto*.

Fuir ! l'enlever ! un crime ! et puis après,

Pour expier ce crime irréparable,

Le repentir, les chagrins, les regrets...

Ah ! soyez malheureux !... ne soyez pas coupables.

Oui, mes enfants, épargnons-nous des torts,

Épargnons-nous des douleurs trop certaines ;

Il vaut encor mieux mourir de nos peines

Que de mourir de nos remords. (*bis*)

ÉDOUARD.

Monsieur Marcel, vous êtes un bon, un digne homme, mais vous n'avez jamais aimé ; vous ne pouvez pas comprendre ces choses-là.

MARCEL, *avec expression*.

Jamais aimé !... Oh ! oui, les voilà bien tous, les jeunes gens... On a vingt ans, il semble que les vieux ne les ont ja-

mais eus... on croit qu'il n'y a d'amour et de passion que pour soi... et parce qu'on voit un front ridé, un pauvre corps courbé, avant l'âge peut-être, on se dit : Ça n'a jamais aimé, ça ne peut pas comprendre. — Mais ce front, il a eu vingt ans comme le vôtre... ce corps a été droit et souple (*Touchant sa poitrine.*), et là dedans il y avait un cœur, un cœur tendre et sensible... Et puis les années sont venues, les chagrins avec elles, les remords trop souvent. Tous ensemble ont creusé ces rides; tous ensemble ont blanchi ces cheveux, flétri ce corps et ce visage; mais le cœur, il est resté là, toujours jeune pour souffrir, pour comprendre ce que c'est que souffrir, mes enfants; et voilà pourquoi il vous dit : Gardez-vous d'une telle faute, car il y a pour elle des châtimens terribles... il y a des douleurs d'autant plus poignantes que le coupable qui les endure n'a pas même le droit de les révéler. (*Il se détourne pour essuyer une larme.*)

ÉDOUARD.

Quel langage !

GABRIELLE, *tendrement.*

Marcel, mon bon Marcel...

MARCEL.

Eh bien ! oui, je parlerai pour toi, pour vous... je le presserai, je le persuaderai, car tu serais malheureuse, et je ne le veux pas, je ne puis pas le vouloir.

GABRIELLE.

Ah ! vous réussirez.

ÉDOUARD, *à part.*

Et si notre attente est déçue, c'est de moi seul que je prendrai conseil.

ENSEMBLE.

MARCEL.

AIR : *Livrons-nous à la danse.*

Allez, et, je l'espère,
C'est mon vœu le plus doux,
Un destin plus prospère
Luira bientôt pour vous.

ÉDOUARD et GABRIELLE.

Du courage et j'espère,
Grâce à Dieu, grâce à vous,
Qu'un destin plus prospère
Luira bientôt pour nous.

SCÈNE VIII.

MARCEL, *seul.*

Bravo ! voilà ce que j'appelle avoir la main heureuse ! (*Essuyant une larme avec dépit, après un moment de silence.*) Si ce n'est pas cruel, pourtant... Sacrifiez donc à un seul sentiment ce qui vous reste d'années à vivre ; abdiqnez donc votre indépendance, votre dignité ; faites-vous, vous artiste, l'esclave d'un bourgeois enrichi ; pliez-vous à tous ses caprices, applaudissez à toutes ses sottises ; concentrez pieusement sur la tête du seul être qui vous soit cher tous vos soins, toutes vos joies, tout votre espoir ; faites de son bonheur la tâche, le rêve de votre vie entière... et puis... non, c'est là ce qui navre le cœur... n'avoir songé qu'à la sauver d'elle-même... n'avoir voulu que la rendre heureuse, sans lui laisser seulement la peine d'y penser... et tomber stupidement dans l'erreur qu'on a si amèrement reprochée aux autres ; devenir l'instrument, l'auteur d'un mal qu'on ne sait comment réparer... Ah ! il y a des moments où le courage vous manque, où il vous semble que vous êtes maudit, que vous portez malheur à tout ce que vous aimez... C'est qu'aussi qui est-ce qui pouvait se douter d'un coup pareil?... S'il s'agissait d'un maître de musique, je comprendrais parfaitement... c'est tout simple, la musique, ça vous émeut, ça vous transporte, ça vous rend fou... mais la peinture, trouvez-moi donc de la passion là dedans... (*Il fait le geste de peindre.*) C'est électrisant comme la pêche à la ligne.

SCÈNE IX.

MARCEL, ARTHUR, *en costume de ville.*

ARTHUR, *dans la coulisse.*

Me voici, mon cher hôte, me voici.

MARCEL.

Bon, c'est justement le futur... eh bien ! tant mieux, j'aime autant l'expédier moi-même... une fois le gendre à la porte, il faudra bien que le beau-père entende raison.

ARTHUR, *entrant en achevant de s'ajuster.*

J'espère que je ne me suis pas fait attendre.

MARCEL, à lui-même.

Je ne sais pas ce que je vais lui dire, mais c'est égal... je me sens monté. (*Toussant en essayant de se donner l'air brusque.*) Hum!

ARTHUR.

Excusez-moi, Monsieur, je croyais trouver ici M. Duclivet.

MARCEL, à part.

Il est vraiment très-bien... quel dommage! Avoir eu la main si heureuse, et dire... Enfin, puisqu'il le faut...

ARTHUR, cordialement.

Eh! mais, je ne me trompe pas, c'est un second lui-même... mon père me l'a trop bien dépeint... c'est cet excellent Monsieur Marcel...

MARCEL, feignant de se piquer.

Oui, Monsieur... cet excellent Monsieur Marcel.

ARTHUR.

Laissez-moi, je vous prie, vous remercier de l'intérêt que vous avez bien voulu prendre à mon mariage.

MARCEL.

A votre mariage!... Ah! Monsieur est l'individu dont j'ai oui parler à M. Duclivet?

• ARTHUR, surpris.

Oui, Monsieur, je suis le...

MARCEL, appuyant.

Individu... j'ai dit individu... (*Bas.*) Individu l'a vexé.

ARTHUR.

Individu, soit, puisque le mot vous platt. (*Bas.*) Il aime à rire. (*Haut.*) Je sais la part que je vous dois dans ma reconnaissance, et je serais indigne de vos bontés si je ne témoignais hautement...

MARCEL, bas.

Il est d'une douceur désespérante.

ARTHUR.

J'ose croire que vous ne regretterez pas vos bons offices, et vous souffrirez que j'en réclame la continuation. (*Il lui tend la main*)

MARCEL, *aspirant une prise de tabac sans paraître voir le geste d'Arthur.*

Comment donc ! réclamez... je souffre. (*Bas.*) Je souffre même beaucoup plus que je n'en ai l'air. (*Haut.*) Après tout, mes bons offices n'ont pas une grande valeur... les partis ne sont pas rares... un de manqué, dix de...

ARTHUR.

Mon empressement à me rendre ici doit vous prouver...

MARCEL.

Que Monsieur avait un terrible besoin de se marier, probablement.

ARTHUR.

Dites plutôt que les charmes de Mademoiselle Gabrielle...

MARCEL.

Oui, oui, les charmes... et les trois cent mille francs que lui donne son père.

ARTHUR.

Sans doute, une belle dot ne gâte rien.

MARCEL.

Au contraire, ça arrange bien des choses... ça répare un patrimoine ébréché... ça permet d'augmenter ses dettes, ses chevaux, ses maîtresses.

ARTHUR.

Un tel langage !... j'étais loin de m'attendre, je l'avoue...

MARCEL.

Certainement, un diplomate, un fils d'ambassadeur, un vicomte, est-ce que tout le monde ne doit pas se jeter à sa tête ?

ARTHUR, *piqué.*

Mais, sans les avances que mon père m'a dit avoir reçues...

MARCEL.

Oh ! les pères, ça se flatte toujours quand il s'agit de leurs enfants.

ARTHUR, *même jeu.*

Sans la préférence que ce matin encore M. Duclivet...

MARCEL.

Lui !... il préfère tout le monde... chacun son tour.

ARTHUR.

Et que vous-même...

MARCEL.

Moi ! est-ce que j'ai le droit de préférer quelqu'un ?

ARTHUR.

Enfin, Monsieur...

MARCEL, avec volubilité.

Enfin, Monsieur... Tenez, moi, je n'y vais pas par quatre chemins; en trois mots, voici la chose... Mademoiselle Gabrielle ne vous convient pas du tout... vous ne lui convenez pas le moins du monde... M. votre père s'est trop pressé... M. Duclivet ne sait pas, les trois quarts du temps, ce qu'il dit, et si j'ai un bon conseil à vous donner, c'est de retourner à Saint-Petersbourg comme vous en êtes venu, à toute vapeur.

ARTHUR.

Qu'est-ce à dire, Monsieur ? c'était donc un congé que vous vous étiez chargé de me transmettre ?

MARCEL.

Mon Dieu, Monsieur, prenez-le comme il vous plaira.

ARTHUR.

Ah ! c'en est trop, et vous allez... Mais non, il ne me convient pas de descendre à une explication. Je me retire, Monsieur, je vous cède la place; mais si je vous remercie de m'avoir fait voir le rôle que je joue ici, vous n'attendez pas, sans doute, que je vous remercie de me l'avoir fait jouer. (*Il sort.*)

MARCEL, seul.

Ouf ! il s'en va... il était temps, j'étouffais... Enfin le congé est donné; il le croit venu de Duclivet, il ne s'agit plus que d'avoir sa ratification. Ce n'est pas facile, au moins, ce diable d'homme tient aux idées que je lui donne comme si elles étaient de lui.

AIR : *De sommeiller encor, ma chère.*

J'ai prouvé, par raisons majeures,
Que mon projet était fort bien ;
Il me faut des raisons meilleures
Pour prouver qu'il ne valait rien.
Il va venir... le ciel me soit en aide...
De la chaleur... de la conviction...
C'est de rigueur, surtout lorsque l'on plaide
Contre sa propre opinion.

SCÈNE X.

MARCEL, DUCLIVET.

DUCLIVET, entr'ouvrant la porte du fond.

Eh bien ! c'est une affaire arrangée, n'est-ce pas ?

MARCEL, avec aplomb.

Certainement.

DUCLIVET, descendant.

Cette chère Gabrielle... j'étais sûr qu'un mot de vous...
Ainsi, nous sommes d'accord ?

MARCEL.

Tout-à-fait... quant au fond.

DUCLIVET.

Et, d'après cela, le mariage...

MARCEL.

Oh ! le mariage lui va à merveille... il n'y a que le mari
qui ne lui va pas du tout.

DUCLIVET, stupéfait.

Hein ? qu'est-ce que vous dites donc ? vous appelez ça être
d'accord ?

MARCEL, avec aplomb.

Sans doute... De quoi s'agit-il, après tout, de la marier ?

DUCLIVET.

A la bonne heure... mais le jeune homme en question...

MARCEL.

Et en la mariant, quel est votre but, je vous le demande ?
de lui faire une vie calme, agréable, facile.

DUCLIVET.

Je n'ai pas d'autre envie.

MARCEL.

Eh bien ! si je vous proposais un autre...

DUCLIVET.

Un autre parti ?

MARCEL.

Oui... un artiste honorable...

DUCLIVET.

Un artiste! (*A part.*) Où veut-il en venir? (*Comme subitement éclairé.*) Quelle idée! (*Regardant Marcel.*) Ça n'est pas possible...

MARCEL.

Un homme qu'elle connaît...

DUCLIVET, *à part.*

Un homme qu'elle connaît!...

MARCEL.

Qu'elle estime.

DUCLIVET, *à part.*

Qu'elle connaît... qu'elle estime... je ne me trompais donc pas... ces détours, ces contradictions... tout s'explique à présent... Stratagème pour en venir à ce qu'on avait honte d'avouer d'abord... Le vieux fou!... avec ses cheveux gris!...

MARCEL, *à part.*

Il se consulte, ça va mieux que je ne pensais... (*Haut.*) Et si je répondais d'ailleurs du consentement de Gabrielle...

DUCLIVET.

Je vous dirais, Monsieur, que je refuse net.

MARCEL.

Vous refusez?

DUCLIVET.

Avec indignation.

MARCEL.

Je conçois... un artiste... un homme de talent... c'est au-dessous de vous... il vous la faut grande dame, comtesse, ambassadrice.

DUCLIVET.

C'était votre avis hier.

MARCEL.

Il vous faut des gendres à emplois, à parchemins, à crachats, à brochettes.

DUCLIVET.

Je ne fais que suivre vos conseils.

MARCEL, *hors de lui.*

Vous avez fichtre bien besoin de conseiller pour faire des sottises.

DUCLIVET.

Monsieur Marcel !...

MARCEL.

Et vous croyez que je vous l'abandonnerai, que je ne la défendrai pas contre votre despotisme ?

DUCLIVET.

Par exemple ! Je n'ai peut-être pas le droit de disposer de ma fille !... De quoi vous mêlez-vous ? Qu'est-ce que vous êtes ? Est-ce qu'il me faut votre permission ?

MARCEL.

C'est juste, le Code est pour vous, le Code a parlé, que dire contre le Code ? Faites de l'enfant ce que bon vous semblera, donnez-la à qui vous voudrez.

DUCLIVET.

Oui, certes.

MARCEL.

Sacrifiez-la tout de suite.

DUCLIVET.

C'est mon affaire.

MARCEL.

Jetez-la à un homme qu'elle n'aime pas.

DUCLIVET.

Est-ce qu'on s'aime d'avance ? Est-ce que ma femme m'aimait avant de m'épouser ?

MARCEL, *troublé.*

Votre femme !

DUCLIVET.

Est-ce que ça m'a empêché d'être parfaitement heureux ?

MARCEL.

Eh bien ! que votre protégé le soit comme vous.

DUCLIVET.

Il le sera.

MARCEL.

Si ça l'arrange!... Ainsi, vous refusez, c'est décidé?

DUCLIVET.

Très-décidé.

MARCEL.

Tenez, voulez-vous que je vous dise, vous ne vous doutez pas de ce que c'est que d'être père.

DUCLIVET.

C'est peut-être vous qui me l'apprendrez?

MARCEL.

Pourquoi pas?

DUCLIVET.

AIR de : la Valse des comédiens.

Ah ! c'est trop fort, et d'une telle scène
Un bon congé doit me faire raison.
Monsieur Marcel, je vous verrai sans peine,
Quand vous voudrez, sortir de ma maison.

MARCEL.

Quoi ! moi, sortir ! me chasser ! quel outrage !
Demain, ce soir, vous me verrez partir ;
Mais, rougissez...

DUCLIVET.

Malheureux ! à votre âge !
C'est vous plutôt qui devriez rougir !

ENSEMBLE.

DUCLIVET.

Ah ! c'est trop fort, &c.

MARCEL.

Vit-on jamais faire pareille scène
Et s'entêter contre toute raison !
Oui, dût mon cœur se briser de sa peine,
Je vais, Monsieur, quitter votre maison.

SCÈNE XL.

DUCLIVET, ARTHUR.

DUCLIVET, seul.

Eh bien ! en voilà d'une belle !... pourvu que le jeune Florac ne se doute de rien... Tâchons de conclure au plus vite avec lui.

ARTHUR, sortant de son appartement.

Je vous cherchais, Monsieur.

DUCLIVET.

Ma foi, ça se trouve bien, j'allais vous faire appeler... le déjeuner nous attend.

ARTHUR.

C'est d'autre chose, Monsieur, que j'ai à vous entretenir.

DUCLIVET.

Ah ! mon Dieu ! mon cher ami, eh ! quoi donc ? vous avez un air...

ARTHUR.

Tenez, Monsieur Duclivet, vous m'avez fait ce matin l'accueil le plus cordial ; vous m'avez traité... comme un gendre, et le ciel m'est témoin que je mettais à le devenir toute mon ambition... A présent, des raisons que j'ignore, ont changé la nature de vos projets...

DUCLIVET.

Moi ?

ARTHUR.

Pourquoi ne pas me l'avoir dit franchement... sans intermédiaire ? Vous désirez rompre, eh bien ! agissons en gens d'honneur qui s'estiment et se considèrent... rompons, mais de bonne amitié.

DUCLIVET.

Par exemple ! rompons ! Dieu m'en garde !... vous serez mon gendre, je le veux, je l'entends.

ARTHUR.

Ah ça ! mais, ce n'était donc pas de votre part que tout-à-l'heure...

DUCLIVET.

Que tout-à-l'heure...

ARTHUR.

M. Marcel vient de me délivrer le passeport le mieux en règle.

DUCLIVET.

Comment! le misérable! il a osé...

ARTHUR.

M'expliquerez-vous?

DUCLIVET.

Mon ami, voilà douze ans... moins quelque chose... que je réchauffe un serpent dans mon sein.

ARTHUR.

Ah! mon Dieu!

DUCLIVET, *mystérieusement.*

Marcel, ce traître de Marcel, m'a joué comme un nigaud. Tout en me poussant à marier Gabrielle, tout en feignant de m'aider, le vieux renard, à lui dépister un mari, il en gardait un en réserve pour le lancer au moment opportun.

ARTHUR.

Et qui donc, s'il vous plait?

DUCLIVET.

Lui-même, mon cher ami... à l'instant où vous êtes entré, il venait de se déclarer.

ARTHUR.

J'aurais dû m'en douter... Mais, Mademoiselle votre fille?

DUCLIVET.

Gabrielle? Ah! voilà... elle soupire, elle pleure.

ARTHUR.

Diable! diable!

DUCLIVET.

Mais ils vont voir à quel luron ils ont affaire, et, quoi qu'il s'ensuive, je m'en moque, je vous répons que vous serez son mari.

ARTHUR.

Et cependant, souffrez...

DUCLIVET.

Non pas, non pas ; je tiens à votre alliance, j'y tiens.

ARTHUR.

Ce m'est beaucoup d'honneur... toutefois...

DUCLIVET.

Elle vous épousera ou... (*Prenant sa canne.*) Je cours de ce pas hâter les publications.

ARTHUR, *le suivant.*

J'avoue qu'il me répugne...

DUCLIVET, *cherchant son chapeau.*

Mon chapeau... Je l'ai mis dans ma tête...

ARTHUR, *même jeu.*

Je suis, je vous assure, sérieusement décidé...

DUCLIVET.

Je passerai en même temps chez mon notaire.

ARTHUR, *même jeu.*

A refuser.

DUCLIVET.

Et ce soir, tout sera conclu... Ah! ils seront bien attrapés!

(*Il sort.*)

SCÈNE XII.

ARTHUR, *seul.*

Eh! morbleu! je serais peut-être plus attrapé qu'eux! sur-tout quand je pense à ces diables de huit mois... si c'était une maladie de famille... Non, non, tout bien considéré, je tiens aux principes de Molière.

AIR de : *L'Écu de six francs.*

En hymen, point de violence,
Femme sait se venger de tout,
Et pour ces sortes de vengeance,
La beauté n'a que trop de goût.

On a beau dire, on a beau faire,
Mais en ce genre de conflits,
C'est toujours vous, pauvres maris,
Qui payez les frais de la guerre.

Décidément, écrivons... Un refus formel, venant de moi.
(*Il s'assied devant la table à gauche, et écrit.*)

SCÈNE XIII.

ARTHUR, ÉDOUARD.

ÉDOUARD, *entrant par le fond.*

Puisque son père ne veut rien entendre, à moi, maintenant... Au fait, que me reste-t-il à ménager ?

ARTHUR, *achevant sa lettre.*

C'est cela... Votre affectionné, Arthur de...

ÉDOUARD.

C'est à Monsieur le vicomte de Florac...

ARTHUR.

A lui-même, Monsieur. Puis-je savoir, à mon tour ?...

ÉDOUARD.

Édouard Favernay, élève de Rome... J'ai eu l'honneur de donner à M^{lle} Gabrielle ses dernières leçons de peinture.

ARTHUR.

Et Monsieur croit sans doute me devoir, à titre de gendre de M. Duclivet...

ÉDOUARD.

Oui, Monsieur, je vous dois une explication, et la voici... J'aime celle que vous allez épouser.

ARTHUR, *à part.*

Encore un ! voilà une écolière qui fait tourner la tête à tous ses professeurs.

ÉDOUARD.

Et si je n'ai pour moi ni la naissance, ni le rang, ni la for-

tune, ce que j'ai, je puis le dire, c'est l'amour de M^{lle} Gabrielle.

ARTHUR, *à part.*

Lui aussi!... Cette fois, du moins, c'est plus naturel.

ÉDOUARD.

Et ce que je veux vous déclarer, c'est que je ne souffrirai jamais qu'elle soit à un autre.

ARTHUR.

Monsieur, ce ton de menace...

ÉDOUARD.

Est celui qui convient... Vous ne l'épouserez pas, vous dis-je.

ARTHUR.

Et qui m'en empêcherait?

ÉDOUARD.

Moi!

ARTHUR, *déchirant la lettre.*

C'est ce qu'il faudra voir!

AIR nouveau.

Votre arme?

ÉDOUARD.

Au sort je m'en rapporte.

ARTHUR.

Les témoins?

ÉDOUARD.

Le premier venu.

ARTHUR.

Le lieu?

ÉDOUARD.

Le plus voisin... N'importe.

ARTHUR.

Et l'heure?

ÉDOUARD.

A l'instant.

ARTHUR.

Convenu.

ÉDOUARD.

C'est bien !

ARTHUR.

Comptez sur moi.

ÉDOUARD.

Bientôt je serai mort

Ou sans rival.

ARTHUR.

Vraiment, vous vous trompez peut-être.

ÉDOUARD.

Monsieur, expliquez-vous.

ARTHUR.

Il en est un encor.

ÉDOUARD.

Et qui donc ?

ARTHUR, montrant Marcel qui paraît au fond.

Le voilà.

ÉDOUARD.

Quoi ! Marcel ! lui, le traître !

ENSEMBLE.

Au revoir, il est temps
Que l'un ou l'autre meure.
En bas, dans un quart-d'heure,
Monsieur, je vous attends.

(Arthur sort.)

SCÈNE XIV.

ÉDOUARD, MARCEL, *descendant la scène.*

MARCEL.

Dans un quart-d'heure? eh bien! qu'est-ce que c'est que cela?... Des duels, à présent; de l'amour à coups de pistolets... Ah! jeune homme, jeune homme! quand je reviens exprès pour tenter un dernier effort!

ÉDOUARD.

Un effort! je n'en veux pas, je ne veux rien de vous, ni vos conseils, ni votre aide, ni votre amitié... Portez ailleurs, Monsieur, vos extravagances et vos perfidies; moi, je veux me venger, je veux me battre... je veux le tuer, vous tuer, entendez-vous, et, s'il le faut, je me tuerai après.

MARCEL.

Quel tueur!... il est fou furieux.

ÉDOUARD.

Moins fou que vous... Allez! c'est honteux à votre âge, vous devriez rougir. (*Il sort.*)

SCÈNE XV.

MARCEL, puis GABRIELLE.

MARCEL.

Rougir! de quoi?... Pauvre garçon! le désespoir lui a tourné la tête... S'en prendre à moi, qui ne cherche que leur bonheur. Oui, mais à qui m'adresser, à présent? Me voilà mal avec le prétendu, chassé par le père et au moment de me faire égorger par l'amant... Il ne me reste plus qu'elle, elle seule... Ah! celle-là, du moins, je suis sûr de son cœur, ce n'est pas elle qui me maudirait!

GABRIELLE, *sanglotant.*

Ah! vous voilà! tant mieux! j'ai besoin d'éclater, j'ai besoin

de vous dire que vous êtes un perfide, un monstre, un homme horrible!

MARCEL.

Moi!

GABRIELLE.

Oui, je sais tout... Allez, c'est indigne... après ce que vous nous aviez promis... Abuser de notre confiance, me cacher vos affreux projets...

MARCEL.

Moi!

GABRIELLE.

Je vous aimais... comme un ami... comme un père... J'aurais voulu passer ma vie auprès de vous; mais, à présent, je vous verrai partir sans une larme, sans un regret.

MARCEL.

Moi!

GABRIELLE.

Allez-vous-en... je ne veux plus vous voir, vous parler... J'en mourrai, bien sûr; mais tant mieux... ça me fera plaisir... c'est vous qui en serez la cause.

MARCEL.

Moi!

GABRIELLE.

Fi!... que c'est mal à vous... A votre âge, Monsieur Marcel, vous devriez rougir! (*Elle sort.*)

SCÈNE XVI.

MARCEL, *seul.*

Elle aussi! ah ça! mais, qu'est-ce qu'ils ont donc tous?... Qui donc est fou ici? Est-ce lui? Est-ce elle? Est-ce moi?

AIR d'*Aristippe*.

Non, je le sens, je suis toujours le même,
Chagrins, affronts, rien n'a pu me changer ;
Mon cœur est là, qui me dit que je l'aime,
Ma tête est là pour prévoir le danger,
Pour la défendre et pour la protéger.
C'est bien d'eux seuls que la raison s'oublie ;
Pour eux il faut que je tremble en ce jour,
Car, je le sais, trop souvent la folie
Est sur la route de l'amour.

SCÈNE XVII.

MARCEL, ARTHUR.

ARTHUR, *sortant de son appartement, à la cantonade*.

Mikaloff, si je ne rentre pas, vous prierez que l'on ne m'attende point; il se peut que je ne revienne que fort tard.

MARCEL, *à part*.

Ou même pas du tout. (*Haut*.) Monsieur!

ARTHUR, *à part*.

Allons? que me veut encore ce vieux fou?

MARCEL.

Deux mots seulement, de grâce... (*Bas*.) Humilions-nous... c'est dur, après la scène de ce matin.

ARTHUR.

Impossible, Monsieur, je n'ai pas une minute à moi.

MARCEL, *tirant sa montre*.

Mille pardons, vous en avez cinq... c'est à peine s'il y en a dix d'écoulées sur le quart-d'heure du rendez-vous.

ARTHUR.

Puisque vous êtes si bien au courant, Monsieur, vous devez sentir...

MARCEL.

Qu'un homme comme vous, un homme de mérite et de jugement, ne peut pas vouloir compromettre dans une pareille affaire une vie qu'il doit à son pays, à sa famille...

ARTHUR.

Et à son honneur avant tout, Monsieur.

MARCEL.

Soit. Mais cet honneur même ne lui impose-t-il pas d'autres lois ? N'est-il pas de son honneur de se demander, avant le combat, pour quel motif il va se battre ? Et s'il n'y avait au fond de ce duel qu'une jeune fille dont on se dispute la main ; si cette main qu'on veut obtenir, fût-ce au prix de la vie d'un homme, ne devait être donnée qu'à regret, ne serait-il pas encore de son honneur...

ARTHUR.

Monsieur Marcel, l'accueil que vous m'avez fait ce matin ne m'empêchera pas d'être franc avec vous...

MARCEL.

Parlez, Monsieur, parlez.

ARTHUR.

Cette renonciation que vous me demandez, elle était possible il y a peu d'instants... je dirai plus, elle était prête.

MARCEL.

Prête !

ARTHUR.

Prête, Monsieur... Quels que fussent les engagements qui me liaient à M. Duclivet, j'avais compris que je devais les rompre... je les avais rompus... rompus volontairement... et la preuve, la voici.

MARCEL.

Ah ! Monsieur !

ARTHUR.

Mais, depuis, on est venu, la menace à la bouche, m'imposer la loi d'un refus... tout est changé, Monsieur, tout est changé. Me retirer serait une lâcheté, je ne me retirerai point. Je serai, jusque sur le terrain, le prétendant en titre de Mademoiselle Duclivet. Si le sort des armes me condamne, tout est

dit; s'il me favorise, on me trouvera toujours prêt à faire à son bonheur tous les sacrifices....

MARCEL.

Eh! quels sacrifices, Monsieur?... en tuant ce jeune homme, vous la tuez.

ARTHUR.

Et c'est vous qui le défendez!

MARCEL.

Mais, sans doute, Monsieur. Je l'aime, cette enfant; j'aime tout ce qui la rend heureuse.

ARTHUR.

Ah! voilà, je l'avoue, un amour étrangement dévoué!

MARCEL.

Je ne vous comprends pas! que voulez-vous dire?

ARTHUR.

Que c'est pousser loin la tendresse, et que les charmes de votre élève ont fait sur votre esprit...

MARCEL, *comme éclairé subitement.*

Assez, Monsieur, assez, je comprends, j'ai tout compris...
(*à part*) Oh! mon Dieu! vous êtes trop sévère; me punir jusque dans mon amour! faire de cet amour même une arme contre moi! m'ôter jusqu'au droit de tout le monde, jusqu'au droit de l'aimer, mon Dieu! (*Arthur fait un mouvement pour s'éloigner.*) Monsieur, Monsieur, vous ne partirez pas! Vous ne pouvez pas me laisser sous le coup de cette odieuse accusation.

ARTHUR, *même jeu.*

Mais, Monsieur...

MARCEL, *le retenant.*

Vous m'entendrez, il le faut!

ARTHUR.

Impossible, vous dis-je, mon honneur...

MARCEL, *éclatant.*

Et le mien, Monsieur, est-ce que vous ne venez pas de me déshonorer?

ARTHUR.

Moi !

MARCEL , *après une pause.*

Je vous demande grâce, Monsieur, pour la longueur de mon récit, mais vous me devez une réparation ; celle-ci est la seule que j'exige, vous laissant libre ensuite d'aller chercher la vôtre, si vous persistez à la vouloir.

ARTHUR.

Je vous écoute.

MARCEL.

Eh bien donc, Monsieur, au fond d'un des quartiers déserts du vieux Paris, vivait à l'humble rez-de-chaussée d'une froide et sombre maison, une jeune fille. Son père, vieillard bourru, morose, ruiné par de fausses spéculations, bâtissait sur elle l'espoir d'une nouvelle aisance ; il rêvait un brillant mariage... Mais, pour arriver là, la beauté n'est pas toujours chose suffisante ; il voulut que sa fille fut musicienne. Or, Monsieur, par hasard, par un hasard bien funeste, habitait dans cette même maison un jeune maître de musique encore au début de sa carrière. Le voisinage, le besoin mutuel les rapprochèrent. Vous savez ce qu'était Anna.

ARTHUR.

Anna !

MARCEL.

Elle s'appelait Anna... Pour lui, c'était une âme d'artiste, une tête de feu, un cœur de flamme... et quand, assis l'un près de l'autre, ils chantaient ensemble un de ces magnifiques airs qui électrisent, une de ces tendres romances qui font pleurer...

ARTHUR.

J'entends ; il devint amoureux de l'écolière.

MARCEL.

Amonreux fou ! et le pis, c'est que l'écolière suivit pas à pas son exemple en même temps que ses leçons ; mais, tout épris qu'ils étaient cependant, ils étaient purs, Monsieur.

ARTHUR.

C'était un grand effort de vertu.

MARCEL.

Si grand, qu'ils ne furent pas de force à le soutenir jusqu'au bout. Un jour un richard de province, un receveur général...

ARTHUR.

Un receveur général !

MARCEL.

Arriva en grand équipage dans l'île...

ARTHUR.

Saint-Louis.

MARCEL.

Je ne croyais pas vous l'avoir dit.

ARTHUR.

Poursuivez, Monsieur, votre histoire m'intéresse plus encore que vous nepensez.

MARCEL.

Dès ce jour, tout changea pour les pauvres amants ; on signifia au maître de musique qu'on n'avait plus besoin de ses services, à la jeune fille qu'elle se préparât à marcher à l'autel. Déjà le malheureux jeune homme pouvait presque prévoir le jour où il la perdrait à jamais. La revoir une fois encore, lui jurer de l'aimer toujours, recevoir d'elle le même serment, telle devint son unique pensée. Oh ! ce fut un grand tort, un tort qu'il se reprochera toute sa vie... Un soir donc il se glisse furtivement dans la chambre d'Anna. Tremblante, elle le supplie de ne pas la perdre, elle le conjure de sortir... il ne sortit pas... Au bout de quelques semaines elle était mariée... elle partait avec son mari... et huit mois après...

ARTHUR.

Ah ! c'est à mon tour de comprendre. Mais, grâce à Dieu, la science a des explications pour ces choses-là... le mari ne se douta de rien, il fut tranquille, heureux même...

MARCEL.

Pour Anna, elle ne connaissait plus ni paix, ni bonheur en ce monde. Cinq ans d'expiation continuelle ne purent l'absoudre à ses propres yeux ; elle expira en se reprochant amèrement sa faute, et, la veille de sa mort, le cœur plein des souvenirs du passé, de craintes pour l'avenir, elle écrivait à

son complice une lettre où elle lui rappelait le crime dont elle mourait; elle le conjurait de venir à tout prix la remplacer près de sa fille, de former, de guider son cœur, de la préserver des poisons dont il ne connaissait que trop les dangers, d'être en un mot son ange gardien.

ARTHUR.

Son second père.

MARCEL.

Hélas ! oui, le second, puisque l'autre place était prise... Ai-je besoin de vous dire le reste ? Il apprit qu'on demandait un maître de musique, il s'offrit. Bientôt il était l'homme indispensable de la maison, le meilleur ami de l'enfant. Mais de combien d'ennuis, d'humiliations, payait-il cette paternité muette ! Faire plier, afin de mieux le dominer, ses opinions, ses idées devant celles de son patron ; affecter, pour lui plaire, une gaieté souvent bien éloignée de son âme ; se faire son écho, son flatteur, n'être enfin, en quelque sorte, que le premier valet du logis... et puis, plus que tout cela, Monsieur, cette enfant que tous les jours il adore davantage.

AIR : de Téniers.

Être tout seul, son père, sa famille,
Et ne pouvoir l'appeler mon enfant.
Et quand, d'un mot, il sauverait sa fille,
N'oser le dire et se taire en pleurant.
Où, d'une erreur éternelle victime,
Voilà sa vie, ou plutôt son enfer.
Il doit, Monsieur, pour expier son crime,
Vivre et mourir sous un masque de fer. (bis).

ARTHUR, ému.

Monsieur Marcel !

MARCEL.

Et quand ce masque, il le lève pour vous seul, quand il vous livre le secret de sa vie, quand il vous dit : J'ai cru, en vous appelant ici, remplir le vœu d'une mourante; j'ai cru donner le bonheur à sa fille, et me voilà, grâce à mes efforts, exilé honteusement, soupçonné, condamné peut-être, moi qui n'ai vécu que pour elle, à faire le malheur de l'enfant comme j'ai fait celui de la mère; un mot de vous suffit pour tout changer;

ce mot, je l'implore comme une grâce, je l'attends comme un arrêt de vie ou de mort. Quand il vous dit cela, Monsieur, quand il vous le dit à deux genoux, le repousserez-vous ?

ARTHUR.

Relevez-vous, Monsieur, relevez-vous, on vient.

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, DUCLIVET, GABRIELLE.

DUCLIVET, apercevant Marcel.

Encore ici ! (*Montrant Arthur.*) Ma fille, voici celui que votre père...

ARTHUR, passant près de Gabrielle.

Pardon, voulez-vous bien permettre...

DUCLIVET.

Comment donc !

MARCEL, à part.

Que va-t-il faire ?

ARTHUR.

Mademoiselle, quand j'arrivai ici, tout préoccupé de l'idée d'une union si flattense pour moi, quand je vous vis, quand je vous entendis, je fus ébloui, je l'avoue ; il me sembla tout de suite que je vous aimais.

GABRIELLE, bas.

Je suis perdue !

DUCLIVET.

Comme c'est galamment tourné !

ARTHUR.

C'était une illusion bien naturelle ; mais enfin ce n'était qu'une illusion.

TOUS.

Hein ?

ARTHUR.

J'interrogeai mon cœur... je ne vous aimais pas.

GABRIELLE.

Je suis sauvée!

MARCEL.

Brave jeune homme! que c'est bien!

DUCLIVET.

Que c'est bête!

ARTHUR.

Vous m'excuserez, Mademoiselle, si je refuse l'honneur... le bonheur...

GABRIELLE, ravie.

Oh! Monsieur, je ne vous en veux pas... au contraire.

DUCLIVET.

Ah ça! mais, cependant...

ARTHUR.

Au reste, si je me suis trompé, Monsieur Marcel trouver peut-être moyen de réparer mon erreur.

GABRIELLE.

Lui!

DUCLIVET.

Marcel! il oserait...

MARCEL.

Ah! mon Dieu oui, il ose...

SCÈNE XIX ET DERNIÈRE.

LES MÊMES, ÉDOUARD, avec une botte de pistolets à la main.

ÉDOUARD.

Il me semble, Monsieur, que le quart-d'heure...

MARCEL.

Il ose demander la main de Gabrielle...

DUCLIVET.

Monsieur Marcel!

MARCEL, *prenant Édouard par la main.*

Pour M. Édouard.

ÉDOUARD.

Moi!

DUCLIVET.

Édouard! son maître de peinture! et moi qui m'étais figuré...
Ah! mon cher Marcel, que d'excuses!

MARCEL.

Ainsi, nous consentons?

DUCLIVET.

Consentons-nous?

GABRIELLE.

Mon père!

ÉDOUARD.

Excellent ami!

MARCEL.

Oui, tout à l'heure il voulait me brûler la cervelle. (*A Édouard.*) Etourdi! voyez cette lettre, que, sans votre tête chaude, Monsieur n'aurait pas déchirée.

ÉDOUARD.

Ah! Monsieur, quelle satisfaction...

ARTHUR.

Je n'en veux qu'une seule, celle de signer au contrat.

MARCEL.

Et moi?

DUCLIVET.

Et vous aussi, parbleu! à côté de moi... comme premier garçon.

MARCEL.

Premier garçon... allons, ça vaut toujours mieux que rien.

(L'orchestre reprend l'air de la page 25. La toile tombe.)

FIN.